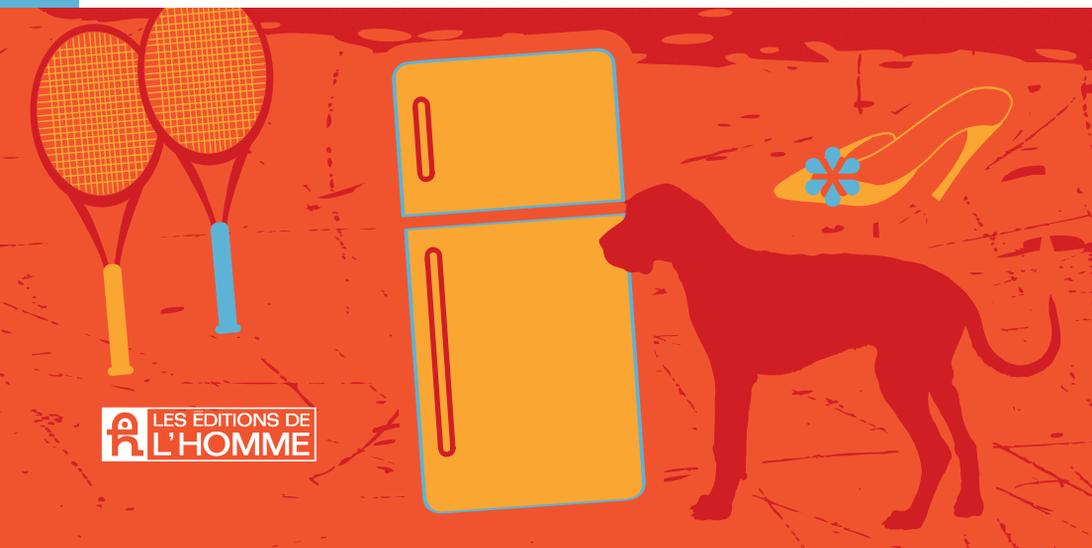




Christian Tétreault
La dernière
semaine de mai
ROMAN



Chapitre Un
Samedi 26 mai 2001

Aujourd'hui, il pleut à Philadelphie. Le match des Expos n'aura pas lieu. Va y avoir un programme double demain. Ce soir, une game à la télévision: les Red Sox jouent à Fenway contre les Blue Jays. Chris Michalak contre Frank Castillo. Je viens de sauter dans la douche.

À l'heure du souper, je serai à l'aéroport. Je m'en vais chercher Laurent qui revient de Grèce.

Laurent

Laurent et moi on s'est connus au cégep. Il était à Maison-neuve et j'étais au Vieux-Montréal. Sa blonde du temps était aussi au Vieux et j'en étais amoureux. C'est comme ça que je l'ai connu: il était le chum d'une fille que j'aimais. La fille s'est envolée et lui est resté dans mon clos. Le hasard a souvent de bonnes idées.

Il a quitté le Québec il y a dix-huit mois. Il est diplômé en éducation physique, mais quand il a terminé l'université, il ne se voyait pas sur le marché du travail tout de suite, pas sérieusement en tout cas. Il a donc occupé des postes sans conséquences pendant quelques mois: moniteur ici,

suppléant là. Il a donné des cours privés à des étudiants en difficulté.

Puis il a choisi de voyager. Un peu en Europe, un peu en Afrique, en Amérique du Sud, deux semaines au Japon.

Un jour, il est tombé sur un encart du Club Med dans le journal. On offrait des emplois pour jeunes dégourdis ayant le goût du voyage, du soleil et de l'aventure. Il a postulé, a décroché l'emploi facilement et a quitté pour les îles grecques. Il est allé se faire une idée sur son avenir, entre deux vagues, deux baisers et deux cuites. Laurent a longtemps été un baiseur incessant, impénitent et insatiable. Il s'est rassasié les hormones à tout jamais au Club Med. Il n'a plus faim. Pense-t-il.

Sa décision de rentrer au bercail a été facile à prendre, parce qu'au Club Med il a reçu une lettre de la CSDM, acheminée par sa mère. Il sera enseignant dans une école secondaire de Rosemont. Dès septembre. Il a jonglé un peu (comme tout bon G.O.), puis a décidé de revenir au pays.

Moi, ça fait bien mon affaire. À cause du tennis. Depuis des années, Laurent est mon meilleur partenaire, mon favori, et de loin. Il est aussi imbattable que moi. Deux imbattables qui s'affrontent, c'est magique. J'aime bien jouer avec ma blonde Chloé, mais ça n'a rien à voir. Avec Laurent, le tennis prend tout son sens. Et sur le terrain en bas de la côte, juste à côté du chêne sous lequel Chloé s'assoit pour lire, ce sera le ciel.

J'ai hâte de lui montrer le court en terre battue, éclairé à l'ancienne par des lampes qui ont l'air de cloches perchées sur les huit poteaux qui entourent le site, magnifique. Il

y a un tapis de broche avec lequel on peigne le court entre chaque set. Il va adorer. En plus, jouer sur la terre battue, c'est tellement plus intéressant. La terre est une surface un peu plus difficile et demande plus de déplacements. La puissance est moins importante que la stratégie et l'adresse.

Laurent n'a jamais vu ma nouvelle maison non plus. J'y suis depuis juillet dernier. Une belle petite chaumière que je loue, sur une île, à l'extrémité ouest de la ville de Laval. Cette île est un paradis caché dans la rivière des Prairies, une perle au royaume de la banlieue. L'endroit est unique. Rien à voir avec votre quartier résidentiel lavallois habituel. La place semble tirée des plus belles pages d'un roman. Les maisons aux toits pointus, les grands arbres, les oiseaux rares, la petite église blanche campée sur une vaste pelouse. Les rues qui sillonnent et tournoient, entre les centaines de vieux arbres. La tranquillité. Toutes les saisons sont encore plus belles sur cette île.

Ce soir, Laurent sera de retour. Il revient avec un plan. Nettement plus enligné sur l'avenir que le jour de son départ. Et sûrement beaucoup plus bronzé. J'ai hâte de le voir. J'ai surtout hâte de ressortir ma raquette.

Et puis, il ne connaît pas Chloé. C'est certain qu'il va l'aimer. Elle est en plein son genre. Bon, c'est sûr que toutes les femmes sont pas mal son genre. En fait, le genre féminin est son genre.

Chloé est très genre féminin.

Chloé

Elle est tellement désirable, ma blonde. Je le sais. Tout le monde le sait, elle-même est au courant, comme les autres.

Chloé, avec la fraîcheur de ses vingt et un ans, est d'une extrême beauté et a une imagination éclatée. Au point où elle me surprend encore. Nous sommes ensemble depuis plus d'un an. Par bouts, je pense la connaître par cœur. Pourtant.

Elle ne sait pas qu'il y a deux semaines, ma vie sentimentale a été bouleversée par un appel inattendu de Varennes. Depuis cette conversation téléphonique, je ne vois plus Chloé de la même façon. Mon cœur l'a désertée. J'attends la suite des événements.

Je l'adore, pourtant, et c'est plutôt mauvais signe. Adorer, c'est bien, mais aimer, c'est imbattable.

Quand le printemps est déjà l'été, comme aujourd'hui, Chloé me laisse devant la télé et va prendre une petite marche qui la mène au parc en bas de la côte. Elle s'assoit, le dos bien accoté à son chêne, et elle lit. Elle a toujours un livre à la main. Aujourd'hui, c'est certain que son livre est cochon.

Sûr et certain.

Il est seize heures. Je sors de la douche. En robe de chambre, je fouille dans le frigo. J'hésite. Il y a une Carlsberg bien froide et un céleri garni de Cheez Whiz. Je vais prendre les deux, finalement.

J'ai encore la tête dans le frigo quand Chloé me propose une troisième option. Une option qui m'étonne et me laisse pantois.

– Émile, sont où, tes jeans ?

– Dans la salle de bain, pourquoi ?

Sur le coup, je me dis qu'elle veut laver mes jeans, mais elle ne lave jamais mes jeans. Peut-être qu'elle veut fouiller

dans mes poches? Elle va dans la salle de bain, y reste quelques secondes avant d'en ressortir, complètement nue.

– Punis-moi.

– Pardon?

Elle me tend ma ceinture qui était bien tranquille dans les ganses de mes jeans.

– Punis-moi, j'ai pas été gentille.

Chloé est toute douce. Son corps est d'une parfaite blancheur, avec de petits seins bien pointés et des fesses toujours un peu frissonnantes. Elle n'a rien à voir avec les beautés chromées des discothèques ou des magazines. C'est une petite intellectuelle avec une voix comme celle de Blanche-Neige. Et elle veut que je lui donne une fessée avec ma ceinture.

– Il faut que tu me punisses. Juste pour voir. Donne-moi une fessée... Je la mérite.

– Comment, t'as pas été gentille? Qu'est-ce que t'as fait?

– Je te le dis pas. Fais-moi parler. Je finirai bien par tout avouer...

Elle recule vers la chambre, se penche sur la commode et attend mon châtiment. Les fesses un peu sorties, les reins cambrés.

Mais quel livre lit-elle? D'où ça lui vient, cette idée bizarre?

Debout dans le cadre de la porte, j'ai la ceinture dans la main gauche et mon céleri au Chez Whiz dans la droite. Ma bière est sur le comptoir, encore capsulée et bien froide.

– Euh... non.

– Je te jure, je le mérite, j'ai pas été gentille, je mérite la fessée.

J'ai un peu de difficulté à ne pas rire. Ces jeux de rôles, très peu pour moi. Bien sûr que j'ai des fantasmes, mais les coups de ceinture sur les fesses de ma blonde, ce n'est pas dans ma palette.

– S'il te plaît.

– Oublie ça.

Elle se redresse et s'approche de moi. Dénoue ma robe de chambre et se colle sur moi en bougeant le bassin. Je reçois l'appel du devoir érotique. Mon soldat se lève et attend le signal. Tout droit, au garde-à-vous.

– Allez, punis-moi. Essaie. Juste un peu, pour voir.

Mon soldat retourne se coucher. Je laisse quand même mon céleri sur le comptoir et j'enroule un bout de la ceinture dans ma main droite. Chloé est penchée devant moi, ses jolies petites fesses fébriles. Je la regarde sans bouger.

– Vas-y. J'ai pas été gentille. Pas du tout gentille. J'ai été une petite peste qui mérite un châtiment.

Je reste immobile, toujours incrédule, la ceinture autour du poing. Puis, bon joueur, je balance le bout de la ceinture sur sa fesse gauche, que je frôle délicatement.

– Pas comme ça, gros con. Donne-moi un coup, plus fort. Je te jure : je le mérite.

J'abandonne. J'en suis totalement incapable.

– Écoute, Chloé. Je sais pas ce que tu as lu, ce que tu as vu, à qui tu as parlé ou comment cette idée t'est venue, mais oublie ça. Je ne peux pas. On peut essayer d'autres jeux, si tu veux, mais ça, non : c'est pas moi. Je veux bien te chatouiller avec une plume d'autruche, mais te donner la fessée avec une ceinture, ou avec un fouet, ou une raquette de tennis, ou une palette de ping-pong, je ne peux juste pas...

Elle va se rhabiller en boudant. Je dépose la ceinture sur la table basse du salon, reprends mon céleri et débouche ma Carlsberg.

– Tu boudes ?

– Non, non.

Elle dit toujours « non, non » quand elle boude.

– Si je te donne une pichenotte, est-ce que ça peut faire l'affaire ? Une pichenotte, je suis game d'essayer.

– Niaiseux.

Charles

Charles, c'est mon autre chum. Il travaille avec moi à la station de radio M-Rock de Montréal. Nous nous sommes connus au pensionnat ; j'avais dix ans, lui onze.

Charles ne sera jamais malheureux. À vingt-sept ans, il n'a jamais mis l'ombre d'un poil d'orteil à l'université. Il est vendeur de pub. Dans le jargon, on dit « conseiller publicitaire ». Quand je dis qu'on travaille ensemble, c'est dans le vrai sens : je conçois les publicités que Charles vend. Après toutes ces années, encore amis. Il est à peu près célibataire. Pas tout à fait.

Il conduit une petite voiture décapotable italienne orange métallique, toujours brisée, et se promène constamment avec son chien. Un bâtard qui s'appelle « Le Chien ». En fait, son chien n'a pas de nom.

Je dis que Charles ne sera jamais malheureux et c'est vrai. Il ne sait pas comment faire pour l'être. Il peut être au milieu d'une tempête de merde, endetté, les deux jambes cassées et se faire flusher par une fille formidable, il n'arrive pas à se sentir mal. C'est sa force. Le malheur ne colle pas sur lui.

Il aime bien gratter la guitare électrique avec son band de garage, mais il a rarement le temps de le faire.

Charles manque de temps. Le temps lui coule entre les mains, entre les jambes, entre les oreilles. Sa carrière marche à fond et il gagne beaucoup d'argent. C'est un excellent vendeur, même s'il n'a pas de diplôme et qu'il n'a pas suivi le cheminement classique de la profession.

C'est qu'il est attachant.

Très curieux et maladivement optimiste, il n'a pas une once de malhonnêteté et n'a jamais de plan secret. Il vit au grand jour. C'est un gars positif à qui la vie envoie continuellement des épreuves, des défis. Comme pour tester sa résistance. Il a aussi un don unique pour se mettre les pieds dans les plats, mais il n'est jamais désarmé.

J'adore mon Charles. Il est trop distrayant.

Il gagne donc un très bon salaire, mais il dépense tout au fur et à mesure. Il se paye un gros train de vie, mais il est aussi très généreux. C'est un hyperactif qui ne dort jamais et il fait de la coke à l'occasion.

Il lui arrive de prendre des décisions étranges parce qu'il est sur un buzz. Des fois, je me dis qu'il est polaire. Si les bipolaires se promènent d'un bout à l'autre du spectre de l'humeur, Charles, lui, est toujours à l'extrémité positive.

Il habite sur la rue du Carré-Saint-Louis avec Mirabelle. Sa maîtresse. Charles et Mirabelle sont des amis qui baisent. Les deux le savent, l'assument et sont bien ainsi. Entre les deux, jamais de chicane, jamais de mensonge. On fait les confidences qu'on veut.

Charles a déjà dit à Mirabelle :

– Des fois, je comprends pas pourquoi je suis pas cul par-dessus tête en amour avec toi. Pis des jours comme aujourd’hui je le sais: c’est parce que c’est plus que de l’amour que j’ai pour toi. T’es comme un chum. Pis en bonus, t’as les plus beaux seins au monde.

Charles a couché chez un ami hier soir. Loin de la ville. Il n’était pas en condition. En ce samedi après-midi, il stationne sa petite Alfa Romeo décapotée devant chez lui et en sort sa Stratocaster et sa petite valise molle. Il laisse dans l’auto un grand sac de plastique qui contient un costume de Batman à sa taille, masque, bottes, cape et tout, et un bouquet de fausses fleurs multicolores qui sentent l’Aqua Velva. Le chien saute par-dessus la portière avant que Charles remette le toit.

Quand Charles a une idée en tête, on peut presque la lire dans sa démarche et dans ses gestes. En ce moment, il a quelque chose en tête, c’est clair. Il entre chez lui, prisonnier de ses pensées, sans réaliser que Mirabelle dort. Il est seize heures. Personne ne dort à seize heures de toute façon.

Depuis hier après-midi, le chien a bouffé seulement deux épis de blé d’Inde. Il doit avoir un creux. Première chose à faire en entrant, nourrir la bête.

Charles dépose sa guite sur le divan, son sac à tout et rien sur le plancher, et fouille dans le frigo. Le fond d’un quarante onces de Smirnoff et le restant d’une grosse soupe minestrone. Il ouvre le Tupperware, sent la soupe: elle est encore bonne, c’est sûr.

– Eille, Le Chien, veux-tu une bonne soupe minestrone? Tiens...

Le chien mange de tout et il est sans fond. La soupe minestrone disparaît en moins de sept secondes. Dire qu'elle aurait pu nourrir une famille d'Italiens. Le père, la mère, quatre enfants et la mamma. Et il en veut encore, le porc.

– Wo, le gros. Couche-toi pis digère, man...

Charles branche sa guitare et met un vieux disque de Cream, *I Feel Free*. Il improvise avec son meilleur, Clapton. Mirabelle, tout endormie, se pointe au salon.

– Y est peut-être un peu tôt pour ça... non ?

– Y est quatre heures. De l'après-midi. Je pensais que t'étais déjà partie. Tu fais pas le cinq à sept ?

– Je rentre pas aujourd'hui. J'ai travaillé quatorze heures par jour cette semaine. Pis je suis allée conduire ma sœur à l'hôpital ce matin. Y vont la provoquer demain. Le temps qu'il me reste, je relaxe.

Charles s'excuse et débranche sa guitare, éteint son ampli et ferme la trappe à Clapton.

– J'suis fatiguée.

– Veux-tu retourner te coucher ?

– J'serai pu capable de dormir. Toi, qu'est-ce que tu fais là ? T'étais pas à la pêche pour la fin de semaine ? Me semble que t'étais supposé revenir juste lundi matin...

– Oublie ça. L'estie de fucké à Jimmy Scandale a tout bousillé. J'ai eu l'air d'un vrai fou. Le bonhomme Kirtatas a sauté un gasket. Pas vu un estie de poisson. Même pas une goutte d'eau. Je suis revenu hier finalement, j'ai pris mon char et je suis allé faire un tour chez le Kid. J'ai couché là-bas. Je viens de faire un jam chez eux, là.

– Encore du niaisage. Qu'est-ce que tu fais, de toute façon, à te tenir avec une tête brûlée? Jimmy Scandale! Y est même pas bon.

– Je me tiens pas avec lui, je le connais à peine! C'était juste pour rendre service à un client. On peut-tu enchaîner sur d'autres choses, là? Va te recoucher.

– Oublie ça. Y est trop tard.

Charles réalise soudain que Mirabelle n'a qu'une légère chemise sur le corps.

– Je peux te raconter une histoire pour t'endormir ou te chanter une chanson, si tu veux...

Il s'approche, prend sa belle tête brune entre ses mains et l'embrasse tendrement. Le baiser dure à peine trois secondes. Charles recule. En faisant la moue.

– Quand j'étais petit, j'avais joué un tour à mon père. J'avais mis une barbotte dans sa belle Pontiac Parisienne neuve. Le garage la lui avait prêtée pour une semaine, pour l'essayer. Puis j'y ai pu pensé. Faisait comme mille degrés. Quand mon père est rentré dans l'auto... Y a été pogné pour l'acheter. Ce char-là a toujours senti la barbotte passée date.

– Pourquoi tu me racontes ça?

– Va rincer ta bouche, Mirabelle. Tu goûtes la Pontiac Parisienne.

– Y a un de mes amants, c'est son fantasme que je pue de la bouche.

Mirabelle

Mirabelle a vingt-six ans. On jurerait qu'elle est grecque, ou roumaine. Elle m'a dit une fois que son père, qu'elle n'a

pas connu, était probablement grec. Je la crois. En tout cas, elle est très méditerranéenne avec ses longs cheveux noirs, ses yeux comme du charbon.

Elle travaille dans un des bars rock les mieux cotés de Montréal. Tous les groupes underground importants vont s'y produire. Pas seulement rock. Des fois, c'est du jazz, d'autres fois c'est plus reggae. Mirabelle a le pif pour étonner la clientèle. Elle a commencé à travailler là pour payer ses études en administration, et depuis qu'elle a eu son bac c'est son travail à temps plein. Elle gère la place. C'est la patronne. Elle embauche le personnel, trouve les bands, s'occupe de l'administration, chapeaute les achats, orchestre le roulement quotidien.

Une fois ou deux par semaine, elle s'installe derrière le bar, par passion du métier et pour connaître ses clients. Elle retient leur nom par cœur. Elle adore l'action, l'ambiance survoltée du vendredi soir, la musique dans le tapis, les commandes qui se prennent avec des signes parce que la musique est trop forte. C'est son territoire.

Mirabelle est facile à aimer. Elle a un cœur gros comme ça et elle sera là pour qui lui demandera une épaule, une oreille attentive ou un coup de pied au cul. Elle est directe et sans détour, elle n'a peur de rien. Toute sa vie, elle a négocié avec des gens qui ne font pas dans la dentelle. Des motards, des mafieux, des policiers, des durs. Après la mort de sa mère, Mirabelle a dû se prendre en main. Elle avait seize ans. Et prendre aussi sous son aile sa petite sœur Marguerite, quatorze ans. Pas question d'aller en famille d'accueil. Elles se sont débrouillées.

Mirabelle et Charles vivent ensemble depuis un peu plus de deux ans. Chacun tient à garder sa totale indépendance et ne veut rendre de comptes à personne, surtout pas à son colocataire. Mais moi je suis convaincu qu'ils s'aiment. Il arrive qu'on en parle ouvertement, pendant un souper, genre. Ils réfutent l'accusation.

– Je pourrai jamais être en amour avec Charles. Pour que j'aime quelqu'un, faut que je sois capable de le décoder, de le comprendre. Charles est tellement en dehors de la track des fois. C'est drôle quand on est colocs, mais en couple, oublie ça... Je l'étoufferais.

Charles dit qu'un des grands avantages de baiser entre amis, c'est qu'après on a plein de choses à se dire, à se raconter. Des choses qui vont fouiller plus loin que les petites flatteries stériles et romantiques. Ou des choses drôles, enrichissantes, éclairantes.

Ce samedi après-midi ne fait pas exception. Charles se dévoile. Ce qui est écrit dans sa démarche et dans son regard, il le met sur la table.

– Quelque chose me trotte dans la tête.

– Une idée?...

– La semaine passée, j'ai payé six cent cinquante piasses pour un ticket de vitesse vieux de quatorze mois. Un ticket que j'avais pas payé parce que j'ai été con. Je roulais à cent vingt dans une zone de quarante, mais j'étais pas saoul, ni gelé, ni rien. Je paye toujours mes contraventions, mais celle-là, fuck, je l'ai oubliée. Elle a fini par me rattraper et ça m'a coûté dix fois le prix.

– C'est ça qui te trotte dans la tête?

Le principe de la facture. C'est ça qui lui trotte dans la tête. Le fait que tout arrive avec une facture. Un jour ou l'autre, on finit par tout payer, il n'y a pas de passe-droit. Si je triche, je finirai par payer. Personne ne peut dépenser, et dépenser, et dépenser encore sans finir par devoir acquitter sa dette.

Mirabelle ne voit pas les choses de la même façon.

– Y en a pas, de justice. C'est la mort, la justice. On va tous crever. Le reste, c'est de la merde. Pourquoi t'es correct, toi? Pourquoi t'as tes mains, ta tête, tes couilles, pis pourquoi ta petite sœur est toujours en souffrance?

– Estie, ma sœur. Je devrais faire quelque chose. Ma mère arrête pas de me gosser avec elle.

– Ta mère a raison.

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse? Ma sœur, c'est un accident. Elle est onze ans plus jeune que moi. Je la connais pas. Je sais pas quoi faire avec elle.

Ninon, la sœur de Charles, a de graves problèmes de dépression et de drogues. En proie à des crises de démence, elle se mutile souvent. Charles n'est pas très proche d'elle.

– Donc, t'attends une facture? reprend Mirabelle.

– Non, non.

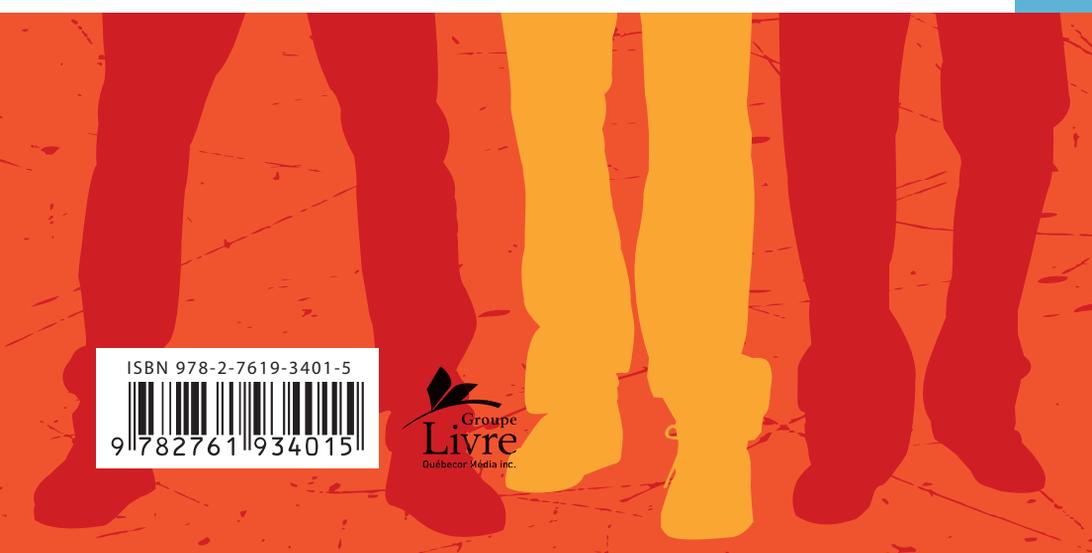
– C'est quoi, d'abord?

– Une vieille affaire que j'ai dans la tête depuis une semaine ou deux. Quand j'étais petit, je jouais au hockey. Le coach, c'était monsieur Landry, le père d'un de mes chums. Une fois, un samedi matin, il m'avait demandé de rester un peu plus tard. Il voulait me parler. Il m'avait nommé capitaine de l'équipe. M'avait dit qu'à l'âge que j'avais, fallait que je donne l'exemple et que je montre



LA PLUS BELLE SEMAINE DE L'ANNÉE, c'est la dernière semaine du mois de mai. Sept jours pour tomber amoureux ou se faire aimer; se venger ou s'excuser; retrouver ou oublier. Cent soixante-huit heures pour transformer l'existence de trois amis, des femmes qui partagent leur vie par amour ou par habitude, et de celles qui se grefferont à eux par accident.

CHRISTIAN TÊTREULT est animateur, chroniqueur, éditorialiste de sport, et concepteur et rédacteur pour la télévision. Il est l'auteur des best-sellers *Je m'appelle Marie, Trois fils et un ange* et *Sur les traces du bonheur*. *La dernière semaine de mai* est son premier roman.



ISBN 978-2-7619-3401-5



9 782761 934015


Groupe
Livre
Québecor Média inc.